

IV

POÈTES ET TROUBADOURS AU PAYS DES SOVIETS

Dans cette esquisse, je laisse de côté les écrits en prose. Je n'en ai d'ailleurs que très peu et les quelques articles de critique ou de bibliographie à ma disposition n'ont guère, il faut l'avouer, de caractère bien littéraire. Le style en est généralement assez plat et aucun professeur de lettres n'admettrait dans les copies de ses élèves autant de répétitions de mots ou d'expressions toutes faites : marques évidentes de pauvreté de vocabulaire ou d'imagination paresseuse. Je me bornerai donc aux œuvres dites poétiques et encore omettrai-je celles des Kurdes de Géorgie.

On peut classer en trois catégories les milliers de vers qu'il m'a été donné de lire : poèmes lyriques et bucoliques ; chants modernes « engagés », où se manifestent des aspirations sociales ; enfin, épopées légendaires. La personnalité de l'écrivain s'y manifeste en ordre décroissant. Si c'est bien sa pensée et ses sentiments qu'il exprime dans les premiers vers, l'inspiration lui vient du dehors pour la seconde catégorie de poèmes et il est assez difficile de jauger sa part personnelle dans les longues légendes. S'est-il contenté d'enregistrer ce qu'il a recueilli sur les lèvres des anciens et des *dengbêj* ? A-t-il corrigé et épuré la langue ? A-t-il modifié certains aspects des aventures décrites ? Qui le sait ? En effet, tous ces textes, quels qu'ils soient, nous sont donnés sans aucune indication de sources, de précisions de date et de lieu. Je vais traduire quelques brefs poèmes et résumerai simplement certaines légendes. Toute traduction est trahison, je le sais, surtout lorsqu'il s'agit de poésie, car les images perdent de leurs lignes et de leurs couleurs et les mots eux-mêmes laissent s'envoler leur musique et leur harmonie. A plus forte raison, un résumé ne donne-t-il non plus qu'un pâle reflet de ce qu'a exprimé le troubadour. Mais il faut en passer

par là si l'on veut mettre sous les yeux du lecteur de quoi se faire une petite idée de cette littérature écrite et orale des poètes kurdes d'U.R.S.S. et surtout aussi, je crois, sentir vibrer l'âme d'un peuple.

I. — POÈMES LYRIQUES ET BUCOLIQUES.

Les thèmes ici sont nécessairement classiques. Partout et toujours, les poètes chantent l'amour et la famille, les beautés de la nature, la petite patrie et le travail de tous les jours. Mais là-bas, aujourd'hui, le poète se sent et se dit « engagé » et sa verve, inconsciemment ou non, tourne plus ou moins à la politique. Tous ces éléments vont se retrouver chez nos Kurdes de l'Alagöz.

1. — *L'amour et la famille.*

Mikailé Rechid est un jeune. Il aime les petits poèmes dont il varie habilement le rythme. Il sera instituteur. Il aime son travail, ses élèves, celle aussi qui deviendra sa femme et qui étudie pour obtenir son diplôme d'ingénieur et l'amour germe en son cœur :

Lorsque je te vois,
Fillette chère et douce,
Je me souviens de toutes choses,
Lorsque je te vois.
Et mon cœur désire
Être avec toi, nuit et jour,
Lorsque je te vois,
Fillette chère et douce!

Pourtant son amour ne ralentit pas son zèle patriotique et social. Il sait remettre à plus tard les plaisirs de la rencontre si le devoir l'exige :

Ce soir, ne m'attends pas.
Ce soir je n'irai pas à la maison :
A l'usine nous avons beaucoup de travail.
Ce soir ne m'attends pas.
Aujourd'hui, nous désirons finir vite
Car il y a un nouveau plan quinquennal;
Ce soir, ne m'attends pas.
Ce soir, je n'irai pas à la maison.

L'amour s'attache au moindre objet pour évoquer le souvenir de l'écu. Pour Djesimé Djelil le mouchoir du bien-aimé est un gage et un avant-goût de l'amour.

Ton mouchoir est comme un arc-en-ciel:
 Lorsque tu le portes à tes lèvres,
 Il ressemble à une rose épanouie;
 Lorsque tu le tiens en tes mains,
 Il ressemble à un feu de braises;
 Lorsque tu le suspends à ton côté,
 Il ressemble à une chaîne d'or brillante;
 Lorsque, tout en extase, je regarde ton mouchoir.
 Tu ressembles au soleil et moi à la lune!

Ton mouchoir, ton mouchoir, amour de mon cœur
 Ressemble à un monde de péris.
 Je soupire, j'épuise mon cœur, nuit et jour,
 Afin de pouvoir m'emparer de ton mouchoir sans pareil;
 Pour broder de mes mains délicates notre portrait à tous deux;
 Je me sacrifie à toi et à ton mouchoir, chéri!
 Quel est mon souhait, chéri?
 Puissè-je être ton mouchoir
 Lorsque tu le portes à tes lèvres et à tes yeux!

La bien-aimée sait se faire câline. Elle connaît ses qualités,
 mais elle avoue que c'est l'amour qui va l'épanouir. Ainsi encore
 nous la décrit Djelil.

Je suis une rose sauvage, mon bourgeon est encore clos;
 Le rayon et la rosée sont clairs sur moi.
 Si tu ne me touches pas,
 Je ne m'épanouirai pas;
 Si tu ne me touches pas,
 Je n'embaumerai pas.
 Je suis une rose sauvage, je suis une rose de montagne
 Loin de toi !

L'amour s'épanouit avec des caresses:
 Ramollis la terre de mes racines avec l'amour.
 Si tu ne me touches pas,
 Je ne m'épanouirai pas;
 Si tu ne me touches pas,
 Je n'embaumerai pas.
 Je suis une rose sauvage, je suis une rose de montagne
 Loin de toi!

O jardinier diligent, friand de la rose,
 Viens, cueille-moi, emmène-moi par dessus la montagne... (Refrain).

Si tu es courageux, si tu viens m'emmener,
 Je t'égaierai comme une nouvelle mariée... (Refrain).

Lorsque l'amour se réalise et que le foyer est fondé, c'est
 autour du berceau qu'il trouve ses accents les plus doux. Les
 berceuses ne sont peut-être pas toujours de la très haute poésie,
 mais elles reflètent à coup sûr les tendres sentiments des pères

et des mères qui les fredonnent pour leurs tout-petits. La plupart de nos auteurs en ont plusieurs à leur actif, signe de leur amour paternel profond. Hadjiyé Djindi nous en fournit une bien jolie :

Dodo, dodo, agneau, tais-toi.
La nuit est longue, la nuit est noire.
J'ai crié au coq de minuit :
Je vais passer cette nuit sans sommeil !

Dodo, dodo, dors mon gars.
Que le doux sommeil te prenne
Et tu atteindras une jolie taille,
Tout le monde te rendra joyeux.

Sois fort, sois en bonne santé,
Sois sage et sois parfait.
Je ne me rassasierai jamais de ta beauté,
Dodo, dodo, agneau, tais-toi !

2. — *La Nature et ses beautés.*

Dès qu'il s'agit de chanter la nature, tous les Kurdes sont là et il n'est pas facile de faire un choix. Toutes les saisons y passent, mais surtout le printemps. L'hiver et la neige ne sont pas oubliées. Le rossignol et la cigogne trouvent leurs chantres. La joie de vivre n'est jamais si bien ressentie, pour ces pâtres et paysans, qu'au contact de la nature.

La neige n'est pas seulement belle à voir, elle est indispensable pour féconder la terre. C'est l'idée exprimée par Djindi.

Neige, ô neige, tombe.
En flocons, arrive-nous.
Recouvre plaines et champs
Et égaie le sol tout noir !

Tombe, tombe doucement !
Sois un abri pour nos semences.
Garde-les du vent et du froid,
Qu'elles ne gèlent ni ne se dessèchent !

Maintiens-les en un doux sommeil
Afin que le printemps les fasse germer,
Reverdir plaines et pâturages
Et réjouir nos kolkhoz.

En tous les pays du monde, le printemps est désiré. La vie renaît et redonne vigueur et joie aux troupeaux, aux vergers, aux hommes. Djindi encore nous le décrit :

Cher, cher printemps, agréable printemps:
 Agneaux et chevreaux se sont multipliés,
 Moutons et bétail sont partis pour la steppe
 Et les fleurs recouvrent campagne et campements!

Combien est agréable notre printemps:
 La neige est fondue, le sol redevenu noir.
 Jardins et vergers ne sont qu'une tapisserie
 Et comme leur parfum est agréable!

O printemps, tu as réveillé la terre de son sommeil
 Et tu l'as parée de verdure et de fleurs.
 Tu as comblé d'eau les rivières
 Et le soleil et l'eau ont réjoui le monde!

C'est toi qui réjouis agneaux et pastoureaux,
 Brebis et bétail, campagnes et environs,
 Carçons et filles, anciens des jours,
 Tractoristes, bergers et bouviers!

Un des charmes du printemps réside dans le chant des oiseaux
 et, parmi eux, le rossignol est roi, à en croire Evdal.

Le rossignol s'est posé sur l'arbre.
 Il chante et lance ses trilles
 Et c'est lui qui envoie aux humains
 Avec sa douce voix les parfums du printemps.

Jardins et fleurs tous ensemble
 Rient et se réjouissent,
 Et les roses rouges aussi, avec plaisir,
 S'inclinent pour le rossignol.

Combien belle la voix du rossignol!
 Qu'elle soit le chant de notre temps
 Et qu'elle réjouisse le cœur
 De nos enfants et des parents!

La cigogne elle aussi est une messagère de bonheur et sa
 venue est de même une bénédiction pour le village qui l'accueille.
 Evdal nous le rappelle.

De nouveau le doux printemps est arrivé:
 Vents et bourrasques ont disparu.
 Amour et joie emplissent le monde
 Et la cigogne de l'an dernier est revenue.

Notre cigogne est bien jolie:
 Elle se promène autour du village,
 Elle agite ses plumes et ses ailes
 Et elle égaie son nid.

Son nid est très haut,
 Bien situé au milieu du village:
 Les kolkhoznik l'ont bâti
 Comme chaque année pour le village.

Notre cigogne nous est chère.
Avec ses yeux bigarrés, elle est magnifique.
Elle circule à travers les prairies
Et elle est la joie de notre village!

Quand la nature a ainsi revêtu sa toilette de printemps, on se laisse prendre à ses charmes. L'âme veut communier à cette vie renouvelée où tout porte à la joie, ainsi que l'affirme Evdal.

Je suis assis, parmi les fleurs, sur le bord du chemin,
À côté d'une maison du village d'Alagöz.
Du parfum des fleurs la terre est transportée
Et mon cœur est tout à la joie.

Le ciel est bleu, parfaitement pur;
La neige recouvre le sommet des montagnes;
Les eaux des sources murmurent
Et mon cœur est un printemps de roses.

Du village d'Alagöz, près de moi,
Chante la radio à voix haute.
Le son de la musique vient d'Erivan
Et les chants disent: «Leylê Khanê!»

Et ces chants de joie sont des chants de noces
Apportés tout faits de Samsoun;
Chants joyeux, comme la voix du rossignol,
Comme chante la bien-aimée qui y met tout son cœur!

Je regarde la plaine et les champs,
Les épis se cognent les uns contre les autres,
Ils se dandinent, ils vont, ils viennent:
On dirait qu'eux aussi chantent maintenant!

Je regarde le mont Alagöz:
Les champs, les prairies y ondulent.
De plaisir et de roses mon cœur est rempli:
Il est beau l'Alagöz! Oh! qu'il est beau!

Dans cette région favorisée, bénie des dieux, il est un vallon privilégié. Déjà, au temps des Tsars, la belle société d'Erivan et les fonctionnaires russes y montaient en villégiature. On appelait alors ce coin Daratchitchag, les Arméniens le nomment Tsakhkadzor. Mais pour tous c'est la «Vallée des Fleurs», comme son nom l'indique. Aujourd'hui c'est un lieu d'estivage et de repos pour les intellectuels fatigués qui y trouvent toutes les commodités modernes pour refaire leur santé délabrée en un climat paradisiaque. Là aussi, de tous les coins du pays, s'assemblent scouts et pionniers, qui y viennent, durant les vacances, reprendre des

forces pour l'année scolaire nouvelle. Evdal, qui fut instituteur, en fait vanter par ses jeunes élèves les beautés et les plaisirs.

Nous, pionniers des villes et villages,
Nous voici installés dans le camp.
En ce lieu de promenade, parmi la verdure,
Notre plaisir est grand et notre cœur se réjouit.

Autour de nous pullulent roses et marguerites,
Et fleurs de milliers d'espèces.
Nous y jouons, pleins d'ardeur,
En écoutant le bruissement des arbres.

Le mugissement de l'eau des sources,
Le murmure des ruisseaux et des rivières,
Le chant des oiseaux, le frémissement des arbres,
Tous se mêlent et chantent ensemble.

Quel plaisir! Comme c'est agréable!
Les montagnes se dressent devant nous
Et, comme nous, elles sont gaies,
Et chacune reste tranquille à sa place!

Les jeunes arbres sont verdoyants,
Petits et gentils, comme nous.
Leurs feuilles se développent vite:
Comme elles sont délicates et tendres.

Nous faisons aussi chaque jour des marches
Et notre chef nous donne des leçons.
Nous portons haut notre drapeau
Tant le matin que le soir.

Le matin aussi nous nous éparpillons.
Avec amitié nous nous tenons par la main
Et, après la marche, comme gymnastique,
Nous descendons dans la rivière et nous y ébattons.

Et puis, au sortir de l'eau,
Nous nous asseyons près du gué.
Et nous chantons, sans le moindre souci,
Et nous sautons, le cœur à l'aise, tout le temps.

Comme on est bien dans ce camp
Où nous sommes venus de mille endroits divers.
En ce lieu de promenade, parmi la verdure,
Notre plaisir est grand et notre cœur se réjouit.

Mais bientôt nous allons rentrer à la maison.
Nous allons travailler, sans rêver.
Nous irons à l'école et étudierons bien,
Pleins d'affection pour nos parents.

Cet amour de la nature est toujours vivement ressenti par le Kurde, habitué à vivre au grand air. Plus d'un étranger a été

surpris d'entendre un paysan, un berger kurde s'extasier devant un beau paysage. Je vais résumer ici un récit en prose de Djindi, tout à fait caractéristique et intitulé *Emo le Kurde*.

Dans la prison d'Erivan, bâtie sur les rives du Zango, se trouvaient quelques prisonniers, turcs, arméniens, kurdes ou assyriens qui s'entendaient assez bien quand leurs gardiens avaient le dos tourné. Ils communiquaient entre eux par les fentes des murs de leurs cellules, se racontaient les petits événements dont ils avaient pris connaissance et se faisaient part de la durée de leur condamnation et de leur espoir d'être bientôt libérés. Les voisins de cellule du narrateur étaient un Arménien, Boghos, et un Kurde, Emo, jeune marié, condamné à neuf mois de prison pour avoir blessé un individu. C'était un beau gars qui, par la lucarne de sa cellule, regardait avec envie les flancs de l'Alagueuz, sa patrie. Lorsque le printemps arriva, son chagrin ne fit que s'accroître; il rêvait de retrouver sa jeune épouse et d'accompagner sa tribu aux pâturages d'été. Il essayait de faire comprendre cela à ses compagnons d'infortune, citadins, disait-il, incapables d'apprécier les beautés de la nature. Ceux-ci s'efforçaient de lui faire prendre patience. Mais sa douleur était plus forte que lui et il l'exprimait en des chants tristes qui n'étaient pas sans émouvoir les autres condamnés :

Cousine, tes yeux sont feu et lumières,
Semblables aux sources de l'Akhmakhan.
Tu bondis comme le jeune faon de la gazelle
Parmi les fleurs de l'Akhmakhan.

Chérie, à te soupirer, je me meurs.
Qu'arrive le sommeil, viens m'apparaître.
Tu es la rose de la montagne, aux doux parfums.
Sous tes mèches mordorées, abrite-moi.

La gorge et les seins de ma cousine sont blancs,
Comme la neige, la neige du sommet de l'Akhmakhan.
Ses cheveux et ses boucles vont et viennent
Comme le doux zéphyr de l'Akhmakhan...

Le mois de mai était passé. Emo n'avait plus que quatre-vingt cinq jours à subir. La vue de la montagne verdoyante ne fit qu'augmenter son chagrin et ses soupirs; et ses regards ne quittaient plus sa montagne. Un beau matin de juin, Boghos son compagnon de cellule qui l'avait entendu soupirer toute la nuit, le trouva pendu à la fenêtre, les yeux grands ouverts fixés sur l'Alagueuz. Le jeune Kurde n'avait pu résister plus longtemps au manque de grand air et de liberté.

3. — *Les Travaux et les Jours.*

Les travaux et les jours méritent aussi d'être chantés. Nous sommes à la campagne et les Kurdes, dans l'ensemble, sont toujours bergers et paysans. Chero est fier de l'ère nouvelle du kolkhoz dont Rechid nous décrit l'éveil matinal.

Le matin s'est levé, le village aussi s'est éveille:
Le bruit se répand parmi les paysans
Et chaque brigade se prépare
A partir au travail.

Le bétail sort vite du village
Et va paître dans les prairies.
Le berger marche devant ses brebis
Et les brebis gagnent les pâturages.

Les ouvriers du kolkhoz aussi sont partis dans la plaine,
Tous sont allés à leur travail.
Le village s'est vidé comme chaque jour,
(Il restera) muet jusqu'au soir.

Et alors, à qui mieux mieux nos poètes Beko, Rechid, Djelil, nous tracent un tableau idyllique des champs cultivés par les kolkhoznik, tandis que Djindi et surtout Evdal évoquent, parfois sous forme de chansons, le départ pour les pâturages des bergers et des petits pâtres avec leurs troupeaux de brebis, d'agneaux, de chevreaux, qu'ils défendent vaillamment contre les loups et qui savent profiter d'un moment de répit pour ouvrir quelque livre...

C'est encore Djindi qui fera l'éloge des jardins de sovkhov.

Les jardins de sovkhov sont nombreux
Et leurs arbres ne se comptent point.
Leurs fruits sont doux,
Savoureux, excellents, parfumés.

Près des pommiers voici les poires,
Les mûres, les cerises et les abricots.
De quels fruits veux-tu parler?
Ils abondent dans le sovkhov.

Oh! mon sovkhov bien-aimé,
Aux jardins et vergers sans limites.
C'est par le travail de nos bras
Que tes vignes resplendent!

Tu formes une vraie tapisserie
Par tes milliers d'arbres colorés,
Par tes milliers d'arbres petits et grands.
O sovkhov, que tu es magnifique!

On le voit par tous les vers qui précèdent, la vie des Kurdes d'Arménie soviétique est restée près de la nature. Chero seul a deux petits poèmes sur les conducteurs de tracteurs (*traktorist*) et je n'ai trouvé que deux quatrains de Q. Mirad pour nous parler du forgeron. Peut-on en conclure que les Kurdes répugnent aux

métiers et ne s'intéressent guère personnellement à la culture motorisée?

Pourtant bien que vivant, pour la plupart, dans les villages, les Kurdes ne sont pas sans voir les améliorations que les années y apportent. Au lieu de ruelles sordides, on trace de belles rues droites et Rechid se réjouit des transformations de sa petite rue et de tout ce que cela représente pour son peuple.

C'était une rue très petite,
Nous jouions dans cette rue-là;
Nous étions petits comme cette rue
Et, comme cette rue, nous étions sales et noirs.

Les années ont succédé aux années.
Nous avons grandi au milieu de la ville;
Je suis parti à la guerre; j'ai vu les canons, le sang:
Jours, pénibles de feu, de froid!

Les ennemis ont fui devant nous.
La guerre s'est achevée, nous sommes rentrés à la maison.
Ils ont jeté des fleurs sur notre chemin
Nos sœurs, nos frères, amis et camarades.

Et lorsque je suis venu dans notre rue,
Je n'ai plus reconnu les jours anciens:
Elle était devenue belle, elle était devenue grande
Et propre aussi, comme le ciel!

Jours et jours s'étaient écoulés.
Nous avons agrandi notre rue.
Comme elle aussi que s'embellisse
Et que s'agrandisse notre âge nouveau!

4. — *Grande et Petite Patries.*

Lorsqu'on a senti les accents avec lesquels un Cegerxwîn ou un Goran, par exemple, célèbrent la Patrie kurde, on n'en est que plus étonné à lire les poésies patriotiques des Kurdes d'U.R.S.S. Certes, ils chantent eux aussi la Patrie et tous sans exception, mais cette Patrie c'est le Hayastan, l'Arménie et aussi, et surtout, non pas la terre du Kurdistan, habitée par leurs ancêtres et pour laquelle ils ont versé leur sang, c'est une Patrie idéologique, une idée qui dépasse les limites du sol, c'est le socialisme, le communisme, la Grande Patrie Soviétique. Ainsi en est-il dans les vers d'Etarê Chero, de Qatchakhé Mirad, mais aussi de Hadjié Djindi, d'Eminé Evdal et même de Djesimé Djelil. Tous ces poètes célè-

brent, en vers dithyrambiques, Lénine, Père de la Patrie et dont le nom rimait si bien avec celui de Staline, jusqu'en ces dernières années! Ils ont tous écrit de longs poèmes en l'honneur de la Révolution d'Octobre et de l'Armée Rouge. A la gloire du 1er Mai, les poètes kurdes d'Irak préfèrent chanter le *Norûz*, fête printanière elle aussi, mais d'un autre ordre. On saisit là sur le vif la différence des mentalités et de l'ambiance. Je ne pense pas qu'il soit bien utile de produire des spécimens de ces productions. A défaut donc d'un Kurdistan, dont le nom même est banni, les vrais poètes se rattraperont sur leur petite Patrie. Tous s'extasient sur les charmes de leur Alagöz. A l'envi, ils en détaillent la beauté: ses pâturages, ses fleurs, ses ruisseaux et ses sources. Ici encore on pourrait citer Djindi ou Evdal, Chero ou Tchango, mais Djelil, qui a tout un Recueil intitulé Alagöz semble les surpasser tous en fraîcheur: *Source*:

Que tu es simple et limpide,
Source, source, source glacée de l'Alagöz;
Que je dépose un baiser sur tes lèvres argentées,
Que je boive ton eau, que ton eau me soit «halal».
Que je voie mon image dans tes eaux claires,
Toi, ma sœur, moi, ton frère chéri!

O source douce et glaciale d'Alagöz.
Toi, miroir de cristal,
Que l'homme nouveau de la terre s'abreuve à ton eau
Et qu'il bénisse cette montagne nationale.
Que personne des nôtres n'ait jamais besoin
De l'homme étranger, de la source du sol étranger!

II. — CHANTS MODERNES «ENGAGES», A ASPIRATIONS SOCIALES.

Dans les poésies que nous avons citées jusqu'ici, les poètes exprimaient leurs sentiments personnels, sentiments bien humains et décrits comme l'aurait fait n'importe quel poète, bien que parfois on y perçoive une allusion, plus ou moins voilée, au socialisme du pays. Mais nous voici maintenant devant une nouvelle catégorie d'œuvres poétiques. Le poète a un rôle à jouer dans la société. S'il n'est pas prophète, à proprement parler, puisqu'il se trouve au cœur d'un monde nouveau qui s'élabore, il doit du moins mettre son talent au service de ses frères et leur indiquer la voie des réformes sociales qui s'ouvre désormais devant eux. Il s'agit donc

tout d'abord de rappeler les misères anciennes; puis de s'insurger contre tout ce qui empêchait la femme, en particulier, de jouir pleinement de sa liberté; de s'élever avec énergie contre l'exploitation féodale; de célébrer enfin la gloire de ceux qui ont souffert et sont morts au service de la Patrie. Tout cet enseignement, car c'est bien d'enseignement qu'il s'agit en définitive, prendra une forme plus ou moins didactique et se présentera souvent comme un récit réel où le narrateur joue un rôle ou est témoin de l'événement.

1. — *Il faut libérer la femme.*

Etaré Chero utilise des quatrains pour exposer ses idées sur la *situation ancienne* des Kurdes, qui se résume en trois mots: ignorance, misère, oppression. Mais il insiste surtout sur la *situation de la femme* à qui on impose un mari contre sa volonté, ou une co-épouse, et que l'on vend ni plus ni moins qu'une tête de bétail.

Sinem (4 x 23) aime Chérif, brave garçon intelligent et instruit; mais on l'oblige à épouser le fils d'Emer qui apporte une belle dot, mais qui a déjà deux épouses. Elle supplie sa mère de lui épargner cette misère, mais son père est inflexible; il se fâche et elle doit s'exécuter. Chérif est désespéré. Sinem se pend et les parents regrettent un peu tard leur obstination.

Zibède (4 x 39) est encore une jeune fille que les parents forcent, en 1922, à épouser Ali, un richard, mais âgé de 60 ans. Elle a beau faire remarquer que les temps sont changés ainsi que les coutumes. On ne veut rien entendre. Elle épouse donc le prétendant au son de la flûte et du tambour, mais elle n'en est pas moins malheureuse. Elle maudit ses parents qui l'ont réduite à un tel état. Pourtant un jour elle s'échappe et refait sa vie avec un homme qu'elle aime. Ses enfants vont à l'école. Elle-même fait partie du Conseil du village. Elle goûte enfin le bonheur dans sa liberté recouvrée.

Foin de la dot! (4 x 26). Le père de *Zilfo* veut la marier, c'est-à-dire la vendre au prix fort: 40 brebis et un cheval harnaché, alors qu'elle aime le pauvre *Sefdin*. Le jeune homme perd courage et confiance, malgré sa mère qui essaie d'intervenir. Un jour qu'il rencontre son amie à la source avec sa jarre, il voudrait l'enlever. On rapporte l'aventure à la mère, mais un vieil oncle, *Derviche*, prend la jeune fille sous sa protection. *Sefdin* disparaît. La Révolution éclate. *Zilfo*, toujours chez son oncle, reste sans nouvelles de son fiancé... Mais l'ère de la liberté s'est levée. Un jour que l'oncle était parti à la ville, *Zilfo* qui attendait son retour aperçoit sur la route un cavalier qui s'informe de la maison de *Derviche*. Il y arrive, salue la vieille mère et on s'embrasse. La mère se rend compte que les deux jeunes gens sont toujours amoureux. A son retour, le soir, l'oncle tombe d'accord et le lendemain on célèbre la noce. Sans plus se soucier de la dot, les deux amants ont réalisé leur désir.

Au dire de Ş. Xêno, *Pour une meilleure progression de la littérature des Kurdes soviétiques* (*Riya Teze*, n° 26(942), du 30 mars 1958),

il n'en reste pas moins que «maintenant encore, chez les Kurdes, la fille est donnée à son mari moyennant le *qelen*, la dot»!

2. — *Trêve à l'exploitation féodale.*

L'exploitation féodale peut s'exercer en bien des domaines. L'époque n'est pas tellement éloignée où les begs et les aghas avaient, en fait, droit de vie et de mort sur les membres de leurs tribus. Djelil nous en présente quelques-uns qui s'opposent à des mariages de leurs sujets pour des raisons variées.

Le Berger Aton (975 vers) reçoit un beau jour les déclarations amoureuses de Djawahir, fille de l'Agha, au service duquel il travaille. Il a beau s'efforcer de lui faire comprendre l'inégalité de leurs conditions, la jeune fille, follement éprise, s'obstine et le décide même à l'enlever. Un domestique jaloux avertit l'Agha qui fait poursuivre les fuyards. Il réprimande son berger et feint de lui pardonner; il le licenciera même en lui payant ses huit années de gages en retard et même il se dit prêt à lui donner sa fille en mariage. Mais, au vrai, il a soudoyé deux serviteurs qui tueront le coupable. A cette nouvelle Djawahir devient folle.

Le destin de *Derviche Awdi* (228 vers) est semblable. Lui, domestique de Timour Beg-le-Beau n'est-il pas tombé amoureux de Meyran, fille de son maître? On en informe l'agha et on lui fait remarquer que, vu son nom et ses richesses, il ne peut décentement donner sa fille en mariage à un guéux. Il convoque donc Derviche Awdi et lui signifie qu'un Beg seul est digne d'épouser Meyran. Passe encore si la bravoure au combat remplaçait la noblesse de la naissance. «Qu'à cela ne tienne, répondit Derviche Awdi, je me sens capable de tenir tête à cinq cents hommes!» — «S'il en est ainsi, dit l'Agha, va faire tes adieux à ta famille, et nous aviserons». Derviche est accueilli en son village avec enthousiasme. Sa mère pleure de joie. Un vieux berger pourtant s'approche et lui reproche de vouloir épouser la fille de l'Agha. «Eh! quoi, n'y a-t-il plus de filles chez nous? En tout cas, il te faudra désormais oublier ta famille, ton village natal! — «Jamais je n'oublierai les miens», rétorqua Derviche. Dans l'intervalle pourtant une armée de huit cents hommes est envoyée contre lui. Il en tue cinq cents et met les trois cents autres en fuite. Cependant Awdi est tué par trahison et sa tête coupée envoyée à l'Agha. Ce dernier fait d'amers reproches à sa fille, lui annonce la mort de celui qu'elle aime et, sans pitié, en sort la tête d'un sac et la lui présente. Meyran, devenue folle sous le coup de l'émotion, ne cesse plus désormais de chanter follement son amour perdu.

Il y a peut-être plus de poésie, mais autant de pathétique dans l'aventure de *Nado et Nazé*, racontée en cent-vingt distiques, partagés en neuf strophes d'inégale longueur.

Il semble que rien ne doive s'opposer à l'union des deux jeunes gens. Nazé est belle comme on peut l'être à 16 ans.. elle est le printemps de la montagne Sipan et Nado est fils unique. Ils se sont vus à la fontaine et l'amour a jailli dans leur cœur. Survient un Derviche qui leur rappelle les divisions du monde: les uns sont maîtres; les autres sont des serviteurs lésés, traités injustement par les premiers. Malgré sa richesse Nado ne pourra épouser Nazé, dont le père aussi est riche. Quant à lui, il refuse l'invitation à déjeuner du jeune homme, car «(Son) cœur est trop large, vaste comme la mer, plein des larmes

des miséreux». Pourtant le Derviche prédit un changement de ce monde où bientôt régneront la justice et l'égalité des droits! Or voici qu'en l'absence de son père, Nazé, malgré sa résistance, est enlevée par dix cavaliers. A cette nouvelle, Nado, comme un fou, se met à parcourir les villages d'alentour à la recherche de sa bien-aimée. Il apprend bientôt qu'elle est détenue en un château-prison. Il se met alors à chanter sous les murs de cette forteresse, jusqu'à ce que le Beg qui en est le maître, s'enquiert de ce troubadour. «C'est le Bien-aimé malchanceux de Nazé», lui répondit-on. Il se le fait amener, l'oblige à avouer son amour pour Nazé, lui rétorque que la Belle Nazé doit appartenir au Beg et finalement ordonne qu'on lui coupe la tête. A cette triste nouvelle, Nazé se jette du haut du donjon du château sur les roches où son corps est déchiqueté:

Ainsi s'est évanoui le plus bel amour du monde,

Ainsi aussi, telle la fumée, s'est évanouie la gloire du Beg.

Et depuis lors, chaque printemps, quand la lune n'éclaire plus le ciel, un nuage noir couvre la montagne Sipan. Une pluie légère tombe sur les fleurs qui y abondent. Et ces fleurs restent silencieuses jusqu'au matin, jusqu'à ce que le soleil répande sa lumière sur les feuilles mouillées.

Mais l'injustice des féodaux n'a pas de limites et doit provoquer de vives réactions de la part des opprimés. La lutte des classes, tel est le thème de *Golizer*, publié par HACÎYÊ CINDÎ. C'est un long poème de 1602 vers, partagés en 14 chants avec un prologue et un épilogue et où, malheureusement fourmillent les mots arabes et turcs.

Les bergers se sont révoltés contre les aghas et les begs et c'est Zoro qui mène le combat contre les exploiters et les oppresseurs. Le prologue chante comme digne d'envie la vie de l'homme libre dans le monde, l'esprit uniquement préoccupé d'un idéal supérieur et qui lutte pour la Vérité. Le berger Zoro qui s'est ainsi offert en holocauste pour cette noble cause mérite toute notre admiration. Dans l'épilogue, l'auteur rappelle que l'heure de la libération a sonné avec l'apparition de l'Union Soviétique, où une fraction du peuple kurde vit libre désormais, ayant appris à lire et à écrire.

D'après le n° 24 (940) du 23 mars de *Riya Teze*, cette œuvre fut adaptée, en mars 1958, par la Radio-diffusion d'Erivan et a eu un plein succès, grâce à la participation de jeunes gens et de jeunes filles qui exécutèrent les chants, dont la musique avait été spécialement écrite par le compositeur Omir Chat.

A côté de cette exploitation collective qui entraîne la révolte de la masse, le pauvre Kurde est individuellement en proie à la rapacité du riche, du commerçant, tout simplement parce qu'il est pauvre, sans protecteur et sans défense, à la merci de quiconque est plus puissant que lui. C'est cette situation d'abaissement social, d'éternelle victime qu'expose Usivê Beko en son poème *Sihid* ou Said.

L'auteur va rendre visite à un campement de bergers sur les pentes de l'Agri-dagh, à la frontière turco-iranienne, où il est accueilli par le vieux Teyar.

La vue de ces paysans lui remet en mémoire son ancienne vie de berger et il voudrait en profiter pour rappeler les misères d'autrefois et surtout celles qui sont advenues à Saïd, à la fois *dengbêj* et berger la présent, et à son camarade Khatib et que lui a racontés Teyar.

Le brave Saïd donc, misérable dans son clan des Kalache, décide un beau matin d'aller à Ourmia vendre son troupeau. Il arrive en cette ville où il rencontre un pieux musulman, Qorani, qui connaît la langue kurde. Constatant le désarroi du berger, grâce à quelques renseignements que celui-ci lui fournit sans s'en rendre compte, notre Persan réussit à se faire passer pour Mehmed Agha, *kér'e* (parrain) de Hesam, propre père de Saïd. Il l'invite donc à venir chez lui avec son troupeau, qu'il a l'intention de lui ravir. Son épouse, Soudabé, mise au courant, rentre dans les vus de son mari, est aux petits soins pour le berger, à qui elle voudrait même laver les pieds, puisqu'il est leur hôte envoyé de Dieu. Elle abreuve et nourrit les brebis, prépare un bon repas et emplit même de fruits, tombés il est vrai, toute une corbeille que Saïd portera à son petit garçon. Notre homme ne sait comment remercier, mais il doit rejoindre ses compagnons de route installés dans le khan. Il reviendra le lendemain pour traiter de la vente de son troupeau. Le lendemain, notre pauvre berger, dépaycé dans cette grande ville, a peine à retrouver la maison de son bienfaiteur de la veille. Il reconnaît enfin le portail rouge et y frappe. Mais Qorani, qui a changé de costume, affirme ne rien savoir de Mehmed Agha, de brebis hébergées et éconduit Saïd. Celui-ci revient avec ses compagnons et réclame poliment ses bêtes, mais le marchand nie catégoriquement. Le paysan porte plainte au tribunal. Le Persan malhonnête n'a pas de difficulté à convaincre le juge qu'il n'est pour rien dans cette affaire. La Justice est au service des riches et des puissants de ce monde!

A ce moment de l'histoire, Saïd, qui l'a écoutée tout confus, constate que c'est le passé et joue un petit air de flûte pour reprendre courage. Les paysans assemblés réclament alors le récit de l'aventure de Khatib. Ce compagnon de Saïd, bien qu'il fût d'un autre village, était allé lui aussi à Ourmia vendre son beurre et son fromage et était tombé également entre les griffes du faux Mehmed Agha qui l'avait chaleureusement accueilli. Au retour du souk, où il avait fait ses emplettes, il reconnut dans le troupeau de son hôte deux des brebis de Saïd. Revenu au village, il fait part de sa découverte à son ami et tous deux décident de reprendre le troupeau par la force. Ils partent à cheval, arrivent chez Qorani qui reste bouche bée en les voyant. On s'injurie, on se prend à la gorge, pendant que Soudabé pousse des cris. Finalement, mort de peur, le faux agha, restitue les brebis qu'il avait injustement gardées.

L'histoire terminée, Teyar invite tout le monde chez lui. Au chant du coq, alors que la nature entière semble s'unir aux adieux des visiteurs, on se prépare à partir. Beko annonce l'arrivée prochaine d'un maître d'école qui apprendra à lire aux enfants du village, tandis que Saïd sort de sa poche un portrait de Lénine, le grand précurseur qui, comme le soleil, dissipera les jours de ténèbres. On prend alors congé de Saïd et de Khatib et le poète de conclure: «Nous avons passé quelques bonnes heures sur le chemin de la Justice!

677 vers, n'est-ce pas un peu long pour le récit d'une aventure somme toute assez banale? Bien sûr, certains détails sont intéressants: le portrait de Saïd, *dengbêj* et berger à la fois, est vivant; la description de la nature dans le frais matin ne manque pas de poésie; un proverbe, glissé ici ou là, ajoute son grain de sel! Mais

que de critiques on pourrait faire sur le vocabulaire assez restreint, l'orthographe incertaine, la prosodie inégale, les rimes laissant souvent à désirer. Sans aucun doute Beko est troubadour plutôt qu'écrivain et son texte gagne à être écouté plutôt qu'à être lu. En plein folklore, nous ne touchons pas encore à la porte du jardin des Belles-Lettres.

3. — *La guerre libératrice.*

La guerre est un sujet de choix pour les poètes. Elle est exécration, si elle est menée par les États capitalistes; mais elle est source de gloire quand il s'agit de défendre le sol de la grande Patrie Soviétique. Que d'occasions offertes de reconnaître le bonheur procuré par le socialisme et la nécessité de proclamer son droit à la gratitude des bénéficiaires: Combattre pour lui est un honneur; verser son sang un privilège.

Les vers de Qatchané Mirad, du moins ceux que j'ai sous les yeux, ont tous l'allure politique. On y chante la Patrie Rouge et célèbre les fêtes de Mai et d'Octobre. Le poète se plaît à évoquer la guerre qu'il a faite, soit dans l'histoire de *Teyar*, son camarade tombé au Champ d'Honneur, en 117 vers, aux rimes parfois défaillantes; soit dans la *Rencontre de Roustaz*, où il retrouve la mère d'un de ses compagnons de combat et dont *Riya Teze* (n° 38(954) du 11 mai 1958) a publié les 313 vers.

De son côté, Eminê Evdal nous raconte en 176 quatrains les aventures guerrières de *Beko*.

C'est l'histoire d'un jeune Kurde, épris de Seyran, que les parents destinent à un richard. Beko, dont l'amour est partagé, quitte son village pour Erivan et Moscou, devient excellent komssomol, s'engage dans l'armée et y suit des cours spéciaux. La guerre éclate. Il part au front, est blessé. On le nomme capitaine et, au retour, vainqueur, il épouse sa bien-aimée qui lui était restée fidèle.

Le thème n'a rien de bien original: le service de la Patrie compense et récompense les chagrins d'amour! Les quelques récits de combats ou d'escarmouches, dans le froid, la glace et la neige et qui ne sont guère localisés ne donnent pas l'impression du vécu. Peut-être l'histoire aurait-elle été plus vivante si l'auteur, abandonnant carrément le genre des laisses, qui n'est pas nécessairement

poétique, avait écrit tout bonnement en prose. Car sa prosodie aussi est nettement déficiente. Il n'est pas toujours facile d'y reconnaître le rythme des vers. La disposition des rimes, tantôt plates, tantôt croisées, tantôt embrassées, est aussi fantaisiste. *Gönd* ne rime pas avec *bökör*, ni *lazim* avec *dîn* ou *şû* avec *ew*. Faire rimer un mot avec lui-même et les verbes *kirin* ou *bûn* avec leurs dérivés ne dénote pas non plus un gros effort d'imagination. Ces défauts disparaîtraient ou du moins paraîtraient moins choquants dans un texte en prose. Pour chanter dignement les héros de la guerre nationale, dit Evdal lui-même, il faudrait un Homère. Nous sommes loin de compte.

Dans l'édition française de son ouvrage *À travers l'Arménie Soviétique* (Moscou, 1955), MARIETTE CHAGUNIAN (Chahinian) écrit (p. 191-192) : «Au temps de la Grande Guerre Nationale, dans ces petits villages de montagnes les plus éloignés, VIZIR NADIROV, qui parlait très bien le russe, l'arménien et l'azerbaïdjanais venait faire des discours enflammés. Il écrivit des poèmes patriotiques, dont le poème *Nado et Gulizar*, où le héros et l'héroïne partent d'abord au front, ensuite, pris dans un encerclement, ils deviennent partisans». Je conclus de ce passage que les deux chapitres du poème, édités par Djelil, n'en forment par conséquent qu'une petite partie. J'ignore quelle est la longueur totale de l'œuvre, mais les 322 vers qui nous sont présentés entrent à peine dans le vif du sujet.

L'aventure peut avoir un fond d'authenticité. Le premier chant, tout bucolique, fait allusion à la renommée de Nado dans son village, Yanikh, où vit sa jeune veuve, Golizer, et leur fillette, Rouzan. Et le poète est invité à chanter les aventures du héros par le grand-père de l'orpheline. Puis vient une longue tirade — dont je ne vois guère le rapport avec le reste — sur la venue du Dadjal (Antéchrist), la futilité des croyances religieuses et l'inutilité de la prière. Après ce préambule, bien long à mon avis, le poète entonne son second chant où il nous présente les héros de son histoire.

D'abord Nado à l'enfance malheureuse. Son père, Khodo, pauvre gars, avait enlevé sa mère, Ghazala Djindi, petite ignorante, dont il ne pouvait payer la dot. D'où inimitié avec les Hesenî. Un peu plus tard, son père prit une seconde femme, yézidie celle-là. Et à une époque où la religion avait encore son mot à dire, il l'épousa sans dot et sans religion. On devine déjà les frictions dans le ménage, mais les co-épouses mirent toutes deux un fils au monde: Nado et Feridoun. Le père aimait l'un et l'autre, mais il mourut après deux ou trois ans. Son frère épousa les deux femmes. Leurs ayant-droit réclamèrent la dot.

En vain. Des discussions s'ensuivirent et, par une nuit d'été, Ghazal et Féridoun furent assassinés. Par vendetta l'oncle de Nado fut tué à son tour et c'est à Nado que revint le devoir de le venger. L'enfant devint adolescent au temps des Soviets. D'abord pastoureaux puis berger, il suivit les cours du soir et comme il aimait l'Histoire de son peuple, il se renseigna sur les coutumes des anciens, devint *dengbêj* (troubadour), mit par écrit ses aventures, le récit de la lutte des classes qui commençait, recueillit contes, proverbes, poèmes auprès des Djindî, qui étaient de sa famille. Et il passait ses soirées chez le berger, Dirhé, père de Golizer.

Celle-ci fréquentait l'école et y apprenait le russe. L'auteur nous fait alors la description classique, tout orientale de la jeune fille, «hourie, comparée à une Péri». Elle faisait l'admiration de toute la jeunesse. Son père étant mort lorsqu'elle avait sept ans, elle fut élevée par Zin, femme de son frère Moumin. En classe, elle lisait Chareldin, les récits légendaires, l'épopée de Dimdim et les chansons kurdes. Puis elle alla en ville et étudia la médecine. Elle revenait au village durant les vacances d'été. Nado s'en amouracha de plus en plus, au point d'en devenir jaloux. Elle ne s'arrêtait pas à cela. «Qu'est-ce que l'amour? Je ne comprends pas. Je ne veux pas me fatiguer avec toutes ces histoires». Le travail, la vertu, l'amour de la Patrie, voilà ce qui l'intéresse. Des hommes, seuls comptent ceux dont on peut dire qu'ils sont des modèles d'humanité.

Sur ces derniers mots se termine le texte de Nadiri, publié par Djelil. J'imagine que, par la suite, la guerre éclate, que les deux jeunes gens se retrouvèrent au front et dans le maquis où Nado fut tué, après de beaux exploits d'héroïsme. C'est ce brave et son héroïque femme Golizer qu'a voulu glorifier notre poète. La Guerre Nationale a fait oublier les vengeances de clans et de tribus et les vulgaires questions de *qalim*, de dot!

Il y a, certes dans cette œuvre des passages émouvants, pathétiques même. J'ai déjà signalé des épisodes hors du sujet. Si certaines rimes sont riches, on en trouve d'autres qui le sont moins et la récitation publique, avec son rythme chantant, laisse aussi inaperçus les défauts de prosodie. Somme toute, on comprend assez le succès de la pièce où les morceaux de bravoure alternent avec les pièces sentimentales et où les allusions aux antiques usages et les critiques même des pratiques religieuses sont acceptées par l'auditoire docile comme autant de victoires remportées sur le passé.

4. — *Croyances et pratiques religieuses s'évanouissent.*

Et, en effet, parmi les coutumes des temps anciens qu'il s'agit de supprimer, n'y a-t-il pas aussi les croyances et coutumes religieuses et l'activité souvent rétrograde des chefs spirituels? Or,

elles n'apparaissent guère dans les poèmes que nous avons analysés, sauf les quelques allusions dans l'œuvre de Nauri. N'en tirons pas trop vite de conclusions d'ordre sociologique. Les Kurdes n'ont jamais été exagérément religieux et les demi-nomades de l'Alagöz ne devaient guère posséder beaucoup de mosquées. Si Damlooji affirme quelque part que, déjà en 1928, les cheikhs et pir yézidis y étaient réduits à mourir de faim, on peut supposer que leur situation ne s'est pas améliorée. Dans son article déjà cité, Ch. Khôdo recommande la satire de toutes les croyances et la moquerie comme arme fondamentale en face des survivances du passé, de ce qu'il appelle les «bouffonneries», indignes de l'ère des Soviets. Cependant, on chercherait en vain dans nos textes une critique directe des chefs religieux, musulmans ou yézidis, et même certains derviches semblent s'adapter aux idées nouvelles qu'ils auraient prédites. Sur ce point, nos troubadours d'Arménie soviétique ont plus de scrupule que les conteurs ou poètes kurdes de Syrie ou d'Irak qui n'hésitent pas à exercer leur verve satirique contre un clergé cupide et ignorant, ainsi que je l'ai signalé dans mon étude sur *L'Ame des Kurdes à la lumière de leur folklore*. Au contraire, on peut relever dans nos poèmes certaines expressions religieuses; mais le «*wellah!*», qui revient à plusieurs reprises, n'a pas plus de valeur religieuse que le «*per bacco*» des Italiens. Et Dieu sait si... (*Xwedê zane*) est utilisé de même sorte par maint athée de chez nous. La formule: «L'hôte est l'hôte de Dieu» est passée à l'état de proverbe, tout comme: «Qu'ai-je à cacher à Dieu?» Mais il y a quand même un autre son dans: Dieu te garde! Dieu mène ton affaire à bonne fin! Ailleurs un pieux musulman jure: «Par Dieu et le Prophète», mais c'est précisément pour mentir et il n'en est que plus malhonnête. Serait-ce là une critique indirecte? Peut-être pas. Ailleurs encore la mère de Mem appelle Dieu trois fois et prie pour son fils, tandis qu'elle se méfie de cette Aiché qu'il aime, car elle est sans conscience et pour tout dire, sans Dieu: *Bêxwêdê!* Bien plus, après avoir invoqué le Dieu puissant, Wizir, compagnon de Hozbek, dont nous parlerons plus loin, enlève sa calotte pour faire sa prière: ce qui n'est guère un geste

rituel dans l'Islam. Tel autre fait sa prière en égrenant son *tisbi* pour que le sort lui soit favorable: *xêr*, *şer*, *Xwedê*; c'est-à-dire Bien, mal, Dieu, comme lorsque les amoureux effeuillent la marguerite... Mais on plaisante plutôt qu'on ne tombe là dans la superstition. On notera toutefois que toutes ces formules n'existent que dans les épopées légendaires recueillies oralement chez les anciens de la nation. Reconnaissons que les compilateurs ont eu la loyauté de les maintenir telles quelles. Sans doute, pour eux, Dieu, *Xwedê*, qui n'a plus droit à la majuscule, doit-il rejoindre au Musée des Merveilles, les *dîu* et les *pêri* qui vont apparaître dans les légendes suivantes et dont l'existence fictive ne pose pas plus de problème, métaphysique ou scientifique, que celle de l'oiseau Simigh. En tous cas, nos troubadours, présumés yézidis, se gardent bien le nommer le Chaitan, qui a pourtant trouvé place dans le dictionnaire d'où Iblis est exclu. Même chez les Kurdes soviétiques, on ne badine pas avec le Prince des Ténèbres et son mystère!

III. — LÉGENDES ÉPIQUES ANCIENNES.

Après avoir largement cité des poésies qui célèbrent l'amour et la nature et fait connaître les critiques des survivances sociales et féodales en des poèmes où leurs auteurs se sentent la vocation d'éclairer leurs contribuables, nous abordons maintenant la vaste mer des légendes épiques, anciennes. C'est le royaume du folklore où le peuple se retrouve au contact des récits dont il connaît par cœur maints passages et qui se transmettent oralement, dans les tribus, depuis des siècles. Chansons de geste, romans de chevalerie étaient pour nos ancêtres du Moyen-Age ce que sont ces histoires pour le paysan ou le montagnard kurde, plus ou moins illettré, qui écoute ses *dengbêj* ou ses *şîrokbêj* avec autant de ravissement que les citadins d'aujourd'hui installés devant leur poste de radio. Le domaine est immense et il n'est pas question de l'épuiser. Je me bornerai à analyser quelques légendes éditées ces dernières années à Erivan. Certaines sont assez anciennes et bien connues. D'autres plus récentes et d'une aire d'expansion plus restreinte. Toutes sont populaires. Elles sont extrêmement variées et on peut les classer

en légendes à fond merveilleux, à forme purement idyllique, à genre historique et héroïque.

1. — *Les légendes à fond merveilleux.*

Au cœur de sa misère quotidienne, le malheureux voudrait réaliser ses rêves de gueux : manger à sa faim, échanger ses haillons et sa bicoque ouverte à tous vents, réussir en ses projets, épouser la femme de son choix, avoir de beaux enfants. Hélas ! la réalité est cruelle et il se doit contenter du récit de la félicité de ses héros qui, grâce à la générosité de quelque fée bienfaisante, voient se combler leurs vœux. Et alors ce sont des repas magnifiques en des jardins de paradis, des vêtements de soie et des bijoux précieux, des palais regorgeant d'or et de richesses, les chants, les amours et les ris avec la plus jolie fille du monde, une fois surmontés les obstacles, mis par la fatalité ou de méchantes gens, sur la voie de leur bonheur. Voilà réalisées en quelques mots toutes nos légendes merveilleuses. Et l'on peut sur ce thème imaginer des variations à l'infini.

Je ne reviens pas sur l'épopée de *Memozin*, connue de tout le Kurdistan et que Hadjié Djindi a traduit en arménien en 1956. Mais en voici quelques autres recueillies et éditées par Djasimé Djelil en 1954 et 1955.

Et d'abord l'histoire de *Sévahatché* (267 vers).

A la suite d'un rêve, au cours duquel une belle jeune fille, Sévahatché, lui a offert une bague de prix, Mahmoud se met en route pour l'Égypte. Sa mère essaie en vain de le dissuader de croire aux songes, toujours mensongers. Durant son voyage, il rencontre Hasan, berger devenu riche en tombant amoureux d'une beauté qui avait visité son village. A la description qu'il en fait, Mahmoud reconnaît la Sévahatché de son rêve. « D'ailleurs, ajoute le berger, elle passe ici une fois l'an, sous forme de djinn et c'est bien ma seule consolation. Cette année, elle doit apparaître au pont situé sur le chemin de l'Égypte ». Et la Belle survient en effet. Sur sa demande, elle donne à boire à Mahmoud et lui affirme que son père la lui donnera en mariage si, toutefois, il peut lui apporter un pic d'un certain cordon merveilleux. Voilà donc notre jeune homme parti à la recherche de ce trésor. En cours de route, alors qu'il est assis sur le bord d'un fleuve, une vieille femme s'approche et lui dit connaître les motifs de ses fatigues et la douleur de son cœur. Le cordon convoité vaut 130 livres-or. Le cavalier est trop heureux de pouvoir l'acquérir en payant rubis sur ongle. Le mariage va donc se célébrer, lorsque le berger Hasan a vent de la nouvelle. Il arrive daré-daré, se fait reconnaître de Mahmoud, accepte même l'invitation de ce dernier, bien décidé qu'il est à le combattre à la fin du repas pour lui ravir sa fiancée. Mais le combat n'aura pas lieu. En effet, Khatché, sœur de Mahmoud entre. Sa beauté éblouit Hasan qui la prend pour Sévahatché et veut

l'épouser sur le champ. La vraie Sévahatché se montre alors et le berger, satisfait, renonce à la bataille puisqu'aussi bien son mariage avec la sœur de son rival laisse la voie libre à l'hyménée de son futur beau-frère. Et tout est bien qui finit bien.

C'est encore une aventure où le merveilleux a une large part qui nous est contée dans l'*Histoire de Talou Ahmed et de Talou Hamza* (459 vers).

Le roi Khalil se lamentait de n'avoir point d'enfant. Le ciel un jour lui octroya un fils, mais il pleurait sans cesse, du matin jusqu'au soir et du soir au matin. Récompense est promise à qui le calmera. Un commerçant se met en quête d'un consolateur, et rencontre une jeune femme dont les trois enfants pleurent aussi, car leur père vient de mourir et ils n'ont pas mangé depuis trois jours. Consentirait-elle à vendre un de ses petits pour amuser l'enfant royal? Sur le refus de la mère, le commerçant rend compte au roi de l'échec de sa mission. Un dernier délai d'un jour lui est accordé. Après quoi, s'il n'a pas réussi, il aura la tête tranchée. Cette fois il amène un des fils de la veuve auprès de l'enfant royal qui aussitôt cesse ses pleurs et ses cris. Enchanté de ce miracle, le roi fait un magnifique cadeau au commerçant, adopte le bambin qui s'avère être d'origine égyptienne, le nomme Talou Hamza, tandis que son propre fils s'appellera désormais Talou Ahmed. Les deux enfants grandissent ensemble, étudient ensemble, ensemble deviennent d'excellents cavaliers. Le roi bientôt leur annonce sa mort prochaine et c'est Talou Hamza, le plus intelligent des deux garçons, qui succédera sur le trône à son père adoptif. Il a ainsi réalisé son destin. Quant à Talou Ahmed, après bien des péripéties, des naufrages et des voyages, il trouvera dans un village en ruines la belle Périchan, tout en larmes, car un *Dew* vient de dévorer son père et sa mère; Talou Ahmed décapitera le monstre et, après la découverte d'une robe splendide qui avait appartenu au Roi de Chine, il épousera sa bien-aimée.

La *Chanson de Hozbek* nous est présentée par Djelil comme une épopée populaire kurde. Comme presque toujours en ce genre de poème, et ainsi qu'on a déjà pu le remarquer dans les légendes précédentes, les différents épisodes se suivent sans qu'il y ait le moindre rapport entre eux. Certains même semblent interchangeables et pourraient se mêler à un autre récit sans nuire à l'ensemble, sans l'enrichir non plus du reste. Nous sommes en pleine imagination et, une fois la bride abandonnée, on ne sait jamais où la course va s'arrêter. La longueur de ces rhapsodies n'est pas pour effrayer les *dengbêj* kurdes dont la mémoire, si elle n'est pas toujours sans défaillance, est largement compensée par la fantaisie. En ce long chant épique de 797 stiques, au rythme variable, et qui ne sont pas toujours rimés, le merveilleux s'allie à une psychologie simple évoquée par d'anciennes coutumes et les idées traditionnelles de

bonheur. On notera la fréquence du nombre sept qui revient assez souvent dans les légendes kurdes.

Il y a de cela plusieurs siècles. Avant de mourir, un vieillard dit à son fils Hozbek de garder fidèlement le métier dans la famille depuis sept générations, à savoir celui d'armurier. Le père mort, Hozbek, accompagné de son ami Vizir, se met en quête du bonheur apporté par les armes. Après avoir parcouru bien des pays, ils frappèrent à une maison pour y passer la nuit. Le maître de céans les reçut aimablement, mais à peine étaient-ils rassasiés qu'une porte s'ouvre, une femme entre en poussant des cris de folle. L'hôte la fait sortir gentiment et avoue aux voyageurs que c'est là son épouse, folle depuis sept ans, et qui chaque jour, à la même heure, reproduit la même scène. Les deux jeunes gens s'empresent de quitter cette demeure. Ils demandent ailleurs l'hospitalité. Leur nouvel hôte se vult depuis sept ans. Hozbek lui suggère de se remarier. L'homme se demande si les voyageurs sont bien honnêtes pour lui proposer pareil renouvellement de vie. Ils déclarent alors qu'ils sont de braves armuriers à la recherche de la félicité. On constate alors que notre hôte était ami du père de Hozbek. Leur bonheur consistera désormais, leur dit-il, à faire des armes, non pour les voleurs, les méchants, les assassins, mais pour les héros et les braves.

Le lendemain nos deux gaillards sortent pour visiter la ville. Nulle part le moindre bruit, comme s'il s'agissait d'un deuil universel. Ils frappent à une porte, une vieille vient leur ouvrir et les accueille avec amabilité. A leur étonnement du silence de la ville, la vieille leur explique que toute la jeunesse est devenue comme folle: «Ils font mille sottises et ne respectent plus ni père ni mère. Je vois que vous êtes des étrangers. Sachez donc qu'il y a ici, dans notre cité, une fille, une *hourî*, belle comme le soleil. Tous les jeunes lui courent après, mais elle, avec son cœur de pierre, ne veut d'aucun d'eux. Si bien qu'ils ont tous perdu la tête». Hozbek veut se rendre compte par lui-même de la vérité de ces paroles et, près de la rivière, voit en effet toute la jeunesse du pays se livrer à toutes sortes d'excentricités. Il propose à son compagnon Vizir d'aller demander la main de la fille. Si sa vue le rend fou lui aussi, Hozbek le guérira. Vizir accepte la proposition et, si la chance lui sourit, c'est lui qui guérira les autres. Le voici bientôt devant la résidence de la *hourî*. Mais des sentinelles y montent la garde et lui en interdisent l'entrée. De loin Vizir contemple la fille, belle comme la lune, et dont les yeux scintillent comme des étoiles. Il entre à l'improviste et s'assied sur la «pierre du choix», «la pierre de la supplique», à l'étonnement de la garde. Une *hourî* l'interpelle: «Viens-tu ici pour demander la fille ou pour t'amuser?» — «Je viens demander la fille», répondit-il et les suivantes de s'empresser d'en aviser leur maîtresse. Celle-ci, de sa fenêtre, avait aperçu le beau jeune homme assis sur la pierre de choix. Elle s'approche de lui et lui demande comment il a pu entrer malgré les sentinelles. — «Que Dieu te protège, gentille demoiselle!» répondit-il. «Je ne sais pas moi-même comment je suis entré, mais ayant appris la présence ici d'une charmante pucelle, c'est elle que je viens demander. Et que Dieu mène l'affaire à bonne fin!» — «S'il en est ainsi, répare la jeune fille, qu'on m'apporte une balance, car je vais peser ton esprit!» Il s'installe sur la balance, ferme les yeux, ainsi qu'on le lui avait ordonné et voici qu'il se sent enlevé à travers les airs. On le dépose dans une île. Il entrouvre les yeux, se voit entouré d'eau, mais personne aux alentours et il se met à chanter d'une voix triste: «Malheur à moi! Comment retourner et avertir Hozbek? Il aurait mieux valu devenir fou». Mais il aperçoit alors l'oiseau Simigh et il le supplie de l'emporter. L'oiseau s'envole, Vizir s'accroche à une patte et s'élève dans le ciel en priant Dieu de le protéger. Voici un beau jardin: il y entre, s'y promène, frappe à la porte d'un pavillon. Il n'y a personne, mais la porte s'ouvre d'elle-même et Vizir voit qu'un repas

magnifique est préparé avec un siège tout prêt à le recevoir. Il s'assied donc et mange avec appétit. Rassasié, il sort dans le jardin et s'endort au pied d'un arbre.

Les Hourî arrivent au pavillon en dansant et en chantant. Elles se déshabillent et endossent des vêtements brillants qui les font ressembler aux étoiles. Elles prennent leur repas et leur Princesse leur dit alors : « Un hôte nous est arrivé aujourd'hui, beau comme le jour. Après s'être rassasié, il est allé se reposer sous un arbre. Il s'appelle Wizir et c'est un vrai bijou ! » Aussitôt elles se précipitent, s'étonnent de sa beauté et l'entraînent dans le pavillon. Celle qui est à leur tête s'adresse alors au jeune homme étonné : « Tu ne nous connais pas, mais tu es certainement courageux et tu voudras nous rendre service. Eh ! bien voilà. De l'autre côté de la rivière, il y a un ancien pavillon habité par quarante hourî dont nous avons tué le frère la nuit dernière. Elles vont venir cette nuit même pour se venger. Protège-nous, empêche-les d'entrer ici et je te jure de t'épouser ! » Wizir n'en croit pas ses oreilles. On lui prépare un lit derrière l'entrée. Au milieu de la nuit, des hourî vinrent frapper à la porte. Elles désirent se battre et se venger. Elles font appel à Wizir. Lui, qui regarde par dessus les remparts, admire la beauté de ces hourî et de l'une, en particulier, qui lui promet de le prendre pour époux s'il les laisse entrer. Il leur ouvre donc la porte, va se recoucher et s'endort. Au matin, les hourî reviennent et mettent Wizir en présence de celle qui les commande. On l'avait soumis à une épreuve. Il s'est montré infidèle et il se trouve soudain dansant comme un fou autour du bassin avec les autres fous !

Deux jours plus tard, Hozbek se met à la recherche de son ami qui n'était pas rentré et il le trouve parmi les autres aliénés. Il essaie d'en obtenir quelque explication. Wizir se borne à lui répondre : « Si on te confie quelque chose, garde-le comme la prune de tes yeux ! » Et Hozbek se promet de délivrer son ami. Il va donc au pavillon, s'assied sur la pierre spéciale, la pierre de la demande. Des passants s'étonnent de l'y voir. Khatoun-la-Princesse lui dit que s'il est venu pour épouser la Demoiselle, il doit se mettre sur la balance pour qu'on y pèse son esprit. Tout comme l'avait été son camarade, il est transporté dans les airs et déposé au milieu d'une île où il n'y a ni hommes ni bêtes. Il y aperçoit pourtant l'Oiseau Simigh, il s'accroche à une de ses pattes et il atterrit bien loin. De là sa vue distingue un magnifique jardin verdoyant, au milieu duquel se dresse un pavillon entouré d'une rivière et de peupliers. De nombreux sièges s'y trouvent, mais il n'y a personne. Devant la table bien servie, il se souvient de son enfance malheureuse où il n'avait même pas de pain d'orge à manger. Soudain, éveillé ou en rêve, il se voit encerclé de gens qui chantent et qui dansent : ce sont des jeunes filles, aux riches vêtements, les mains chargées de fleurs des champs et qui l'introduisent dans le pavillon. Hozbek demande alors à ces Belles pourquoi elles l'ont amené là. La principale lui répond que derrière la montagne, en un riche pavillon, vivent de jolies hourî dont on a tué le frère la nuit précédente et qui vont venir se venger cette nuit. Qu'il les protège donc et elle l'épousera. Après avoir festoyé en compagnie de Hozbek, elles s'envolent par les fenêtres... Mais reviennent bientôt frapper à la porte pour l'éprouver. Il était sur le point de leur ouvrir, quand il se souvint des paroles de son ami Wizir : « Si on te confie quelque chose, garde-le comme la prune de tes yeux ! » Malgré leur insistance, il résiste et les Hourî disparaissent. Hozbek s'endort alors, la main sur la poignée de sa dague. Au matin, Khatoun-la-Princesse félicite le jeune homme de son courage et de sa fidélité. C'est elle qui a rendu fous tous les gars venus s'asseoir sur la Pierre-du-Choix, mais désormais elle appartient à Hozbek. Deux dimanches après la noce, Hozbek avoue à la Khatoun-des-Hourî qu'il n'est qu'un simple ouvrier, de famille pauvre : mais puisqu'elle l'aime, qu'elle veuille l'accompagner jusque dans sa Patrie. « Je ne puis t'accom-

pagner, dit-elle, mais voici mon anneau. Il te suffira de le tourner autour de ton doigt pour qu'aussitôt je me tienne près de toi! » Hozbek prit l'anneau et exprima le désir de voir délivré son grand ami Wîzir, devenu comme tant d'autres. « Je m'en souviens, répliqua la Princesse; mais il n'a guère été fidèle à sa promesse. Pourtant, puisque c'est ton ami, je veux bien le délivrer. Prends ce foulard, mets-le lui sur les yeux et il guérira. Quant aux autres lous, ils pourrout retourner chez eux aujourd'hui sains et saufs. » Hozbek s'empessa de guérir toute cette jeunesse. Son premier hôte le remercia vivement aussi de la santé recouvrée de sa femme et l'autorisa à enlever de chez lui tout ce qui lui plaisait.

Hozbek se souvint alors de sa Hourî Siyapouche-au-manteau-noir! Il tourna son anneau et elle fut de suite à ses côtés. Une année ne s'était pas écoulée qu'un enfant leur naquit. Ils l'appelèrent Hasan. Hélas! il avait juste deux ans lorsqu'il fut emporté par un ours sous les yeux de sa mère. Cette nouvelle atterra le pauvre père. Et lui qui s'estimait heureux comme un roi par son mariage avec une hourî, se considère maintenant comme le plus malheureux des mortels. Et les siècles ne parviendront pas à faire taire son chagrin.

Le nom de Siyapouche n'apparaît qu'au vers 713. Il semble bien que les différentes strophes de la lamentation finale où ce nom revient comme un refrain soient une addition qui ne devait pas faire partie du poème original.

2. — *Les légendes à forme purement idyllique.*

Le Kurde qui s'intéresse à ces contes de fées, à ces richesses acquises de façon miraculeuse, à ce bonheur qui n'est pas de la terre, se passionne aussi pour des récits moins merveilleux dans leurs péripéties, mais qui expriment mieux ses sentiments humains d'amour fidèle, d'honneur sans défaillance, de courage à toute épreuve; bref il goûte énormément ces idylles amoureuses où la poésie ne manque pas d'ailleurs.

Les amours de *Zelikha et de Fatoul* nous sont contés par Aminé Eydal en quatrains (348 vers), dont les quatre vers riment parfois ensemble. Ordinairement les rimes sont plates. Le nombre de pieds est irrégulier. Si, dans l'ensemble, on en compte 9 ou 10 par vers, ils ne sont parfois que 7 cependant.

Dans le harem de Fatoul, Khan d'Iran, vivaient de bien jolies filles, mais la plus belle et la préférée, à coup sûr, était Zelikha que Fatoul adorait. « Dis-moi ce que tu désires, même la lune, et je te le donnerai. » Zelikha se contenta de demander la venue d'un troubadour qui lui chanterait la beauté du soleil. Or à Ispahan, Tari, troubadour et musicien vint à passer devant le palais de Zelikha, où l'on dansait et chantait. Il entra donc pour participer à la fête et aperçut Zelikha, splendidement vêtue, assise sur un trône en son boudoir. Une foule de suivantes, arabes et persanes, servaient la Princesse. Tari s'installa et, à peine eut-il touché sa guitare, que tous les assistants en furent transportés. Attirée par le son de la musique, Zelikha s'approcha. Leurs regards se croisèrent. Le troubadour se met alors à chanter, tandis que les larmes coulent des yeux de Zelikha: « Je suis l'amant Tari, à la recherche d'un travail. Je veux chanter

la liberté et les misères de cette vie». Ces paroles émeuvent la princesse dont toute l'attitude manifeste que son cœur est pris par l'amour du jeune musicien. Mais voici la nuit. Le palais devient silencieux; seule veille Zelikha qui regarde par la fenêtre et se demande où Tari a bien pu partir. Mais elle entend du bruit, une porte s'ouvre, Tari paraît et les deux amoureux s'embrassent. Une servante infidèle a prévenu Fatoul qui surprend le baiser des deux jeunes gens pétrifiés.

On dressa une potence sur la place publique et on y pendit Tari, l'étranger que personne ne connaissait et dont le dernier regard, avant de rendre l'âme, se porta sur son amante, car Zelikha, près de la rivière, assistait à la scène. Les femmes pleuraient et se lamentaient. Des servantes prirent la princesse par la main et la ramenèrent au palais, essayant de calmer son chagrin. Rencontrant la servante qui l'avait trahie, Zelikha se plaint d'être l'esclave de Fatoul Chah et, prenant son poignard, en perce le cœur de l'infidèle.

Zelikha ne peut oublier son amant et va fleurir sa tombe auprès de laquelle elle se lamente. Au palais elle reste triste et ne parle plus. Fatoul agha s'assied près d'elle, la caresse pour la consoler. En vain. Un jour, s'étant aperçu des sorties de Zelikha, il veut la frapper, mais elle s'échappe. Il ordonne alors de déterrer le cadavre de Tari.

L'amante éplorée a perdu ses couleurs. Dans la nuit étoilée, elle se met à la recherche du corps de celui qu'elle aime toujours, dans la plaine d'Ispahan qu'habitent les renards, les loups, les bêtes sauvages. Elle se lamente et, dans ses chants, demande aux loups, à la montagne et aux arbres de lui faire connaître la place où elle pourra retrouver son Tari. Elle craint de devenir folle. Au fond de la plaine, un bruit retentit, la rivière agite ses eaux, mais ce n'est qu'un lièvre qui s'enfuit. — Mais voici qu'au clair de lune, Zelikha aperçoit au pied d'un arbre des ossements humains. Le squelette est intact, mais la chair a disparu sous l'effet de la pluie et du vent. Sous les rayons de la lune, Zelikha s'assied près du cadavre et pleure. Puis elle rentre à Ispahan, sous la pluie et dans le vent. Trois jours plus tard, elle regagne son château, mais elle avait abandonné dehors et sa vie et sa joie!

Djasimé Djelil, spécialement, s'est attaché à recueillir ces romances d'amour qui sont, au moins pour la première et la troisième, des variantes de légendes plus ou moins connues.

La légende de *Leylê et Mejrourm* (343 vers assez courts) est apparemment une adaptation, assez transformée du reste, de la fameuse histoire persane de *Leyla et Majnoun*.

Mejrourm, fils d'une pauvre vieille, rêve d'une jeune beauté, Leylê, dont il devient aussitôt amoureux. Sa mère accepte d'aller trouver le père de la jeune fille et de la lui demander pour son fils. Mais un berger épouse-t-il une Princesse? Les deux amoureux se rencontrent à la fontaine et se promettent fidélité: un foulard sera le gage de leur amour. Mais voici la saison de monter au *zozan*, pâturages d'été. Il faudra donc se séparer; d'où tristesse et soupirs. Leylê s'informe du bien-aimé, elle interroge même les oiseaux du ciel. Redescendue de l'estivage, elle retrouve à la source du village son Mejrourm endormi, la tête posée sur le foulard. La famille se met en quête de la princesse disparue. On la surprend dans les bras de Mejrourm et on tue les deux amants qui se transforment aussitôt en deux étoiles du firmament. C'est depuis lors qu'apparaissent chaque année dans le ciel deux étoiles qu'on ne voit qu'une fois ensemble, mais qui se séparent aussitôt.

L'histoire de *Mem et Aiché* ou de *Téli Aiché* comporte elle aussi une note tragique qui corse davantage l'aventure.

Mem avait épousé Aiché qu'il avait aperçue en rêve. Mais après sept mois de vie heureuse, il avait dû quitter sa jeune épouse pour aller à Damas chercher du travail. Sept ans durant, ces deux époux vécurent ainsi séparés. Enfin, n'y tenant plus, Aiché écrivit à Mem de revenir la rejoindre coûte que coûte. Celui-ci monte sur son cheval et, après trois mois et trois jours de chevauchée, arrive chez lui. C'est la nuit. Il frappe à la porte. L'épouse hésite à ouvrir à un hôte étranger; Mem dévoile alors son identité et ce sont alors les joies du retour et les transports d'amour. Ils s'endorment bientôt dans les bras l'un de l'autre. La mère du jeune homme qui habitait la même maison, n'avait rien entendu. Au réveil, entr'ouvrant la porte de la chambre de sa bru, elle voit deux corps endormis côte à côte. Est-ce possible? Aiché serait-elle infidèle? La mère se doit de venger l'honneur de son fils. Un fusil est suspendu au-dessus de la tête des dormeurs. Mais le bruit réveillerait le village et proclamerait sa honte. Un poignard se trouve à portée, mais elle craint de n'avoir pas la force de tuer d'un seul coup le coupable. Une épée est là qui ne fera point de bruit et ne réveillera point sa bru. Elle s'en empare donc et transperce le cœur de son fils qui pousse un cri. Aiché se dresse en sursaut et se rend compte aussitôt de la méprise de sa belle-mère. Celle-ci comprend de suite son erreur et se met à gémir. Les deux femmes mêlent leurs pleurs et leurs lamentations. La jeune veuve ne peut se détacher du corps de son époux. Au bout de quatre jours, on procéda aux funérailles. La dépouille mortelle est portée à travers le village qui constate la douleur de l'épouse éplorée. On érigea le tombeau sur une haute montagne, près du nid de l'Oiseau Simigh. Celui-ci, chaque matin, contemple d'en haut la couche d'Aiché qui, sept ans durant, resta fidèle à son époux sans oublier son amour et garda fidèlement sa mémoire.

La légende de *Siyabend et Khadjazer* est bien connue et assez populaire. L'Emir Djaladet Bedir-Khan en a donné quelques variantes, dans le n° 13 de la Revue *Hawar*, sous le titre *Siyabendé Siltuf*. Il en a même repris le thème en quelques strophes modernes de sa composition et, par conséquent, de facture plus littéraire. Les extraits fournis par Djelil sont très brefs et paraîtront assez maigres, mais vraiment poétiques.

A la poursuite d'un chevreuil, Siyabend manque son but. La bête, devenue furieuse, blesse le chasseur d'un coup de ses longues cornes et le précipite dans un ravin où il reste accroché aux branches d'un arbre. Pour se consoler mutuellement, un dialogue s'engage entre Siyabend et sa fiancée, Khadjazer, qui se dit l'unique gibier qu'il aurait dû chasser:

Les yeux de mon Siyabend sont noirs,
Comme les raisins de Sinjan (Sinjar?).
La taille de mon Siyabend est élancée,
Comme les peupliers verdoyants sur les rives du Mourad-Tchai.
L'âme de mon Siyabend est limpide,
Comme les premières neiges qui se posent sur nos meules.

D'autres allusions sont faites aux flancs boisés et rocheux des monts Sipan de Khlât, aux sources qui jaillissent du Bingol, aux vents glacés des montagnes

incapables pourtant d'éteindre le feu de l'amour de la jeune fille. Et celle-ci, après avoir fait le serment de n'appartenir à aucun autre après la mort de son fiancé, se jette dans le ravin où les deux amants meurent ensemble en un suprême embrassement.

Pour nous faire une idée du style de cet auteur, je donne maintenant le résumé textuel de la légende, telle qu'elle a été présentée par Ereb Chamo dans *Le Berger Kurde: Siyabend et Khadjé*.

Aux temps anciens, vivait sur le Sapan-Dagh le beau Siyabend, chasseur de la tribu de Zilli. Siyabend tombe amoureux de la belle Khadjé. Mais il était pauvre et ne pouvait payer le *Kalya* (dot) à ses parents. Alors il enleva la belle et la mena dans la montagne, où ils passèrent, heureusement et sans soucis, trois jours et trois nuits. Le quatrième jour, il arriva que Siyabend s'endormit, la tête posée sur les genoux de Khadjé. A ce moment, quelques cerfs sauvages passèrent à côté et l'un d'eux, le plus grand et le plus beau, s'empara d'une femelle du troupeau et s'enfuit avec elle. A cette vue Khadjé pleura et une larme de ses yeux tomba sur la joue de Siyabend qui s'éveilla. Voyant Khadjé en pleurs il lui dit :

— Si tu m'as épousé contre ta volonté, je me conduirai envers toi comme un frère vis-à-vis de sa sœur et je te ramènerai à la maison de tes parents.

— Non, mon cher Siyabend, je t'aime et je te serai toujours une épouse fidèle. Mais je pleure pour avoir vu comment un beau et grand cerf s'est emparé d'une biche du troupeau, sans qu'aucun autre cerf n'ait osé la lui disputer. Ce cerf est un brave comme toi. C'est au souvenir de ton audace que j'ai pleuré de mon trop grand bonheur, répondit Khadjé.

— Et où s'en est allé le cerf avec la biche? demanda alors Siyabend.

Khadjé montra dans quelle direction ils s'étaient enfuis et Siyabend s'écria :

— Je suis chasseur. Je ne connais sur cette montagne personne qui soit plus fort que moi. Et voici que, presque sous mes yeux, un cerf enlève une biche du troupeau: quelle offense pour moi!

Il se leva donc et s'élança à la poursuite du cerf. Dès qu'il s'en fût approché, il le visa avec son arc, mais le mâle se jeta sur lui, le frappa de ses bois et le précipita dans le ravin. Là, Khadjé le trouva grièvement blessé. Il gisait au fond du gouffre et Khadjé, penchée sur lui pleura amèrement. Elle maudissait la beauté de la forêt, des fleurs, toute la magnificence de la nature; elle maudissait l'eau de la source, les buissons, les fruits et cette herbe même que le cerf avait broutée et qui lui avait donné cette force qui lui avait permis de vaincre Siyabend. Dans un accès de désespoir, elle maudit aussi les pâturages d'été noyés dans la verdure, l'air suave pénétré de l'arome des fleurs de la montagne et le soleil éclatant qui éclaire le Sapan-Dagh, refuge du cerf méchant.

Après cette lecture, peut-on ne point conclure avec avec Ereb Chamo que cette légende est «un des plus beaux et plus charmants poèmes kurdes»?

3. — *Légendes à trame historique.*

Sentimental à ses heures, comme on a pu le constater dans la plupart des textes qui précèdent, le Kurde est aussi et surtout un batailleur. Brigand plus ou moins chevaleresque, amateur de ba-

garres, la tête farcie des aventures glorieuses des héros de l'Histoire iranienne qu'il adopte, le Kurde d'aujourd'hui prend encore plaisir au récit de beaux gestes guerriers. Chaque razzia trouvait son chantre autrefois, chaque combat entre tribus était célébré par les *dengbéj*. Si les hauts faits d'un Cheikh Mahmoud ou de Molla Moustapha n'ont guère inspiré de véritables bardes, car les chansons modernes manquent souvent d'élan et de force poétique, les Kurdes ont toujours la ressource de se rabattre sur les épopées anciennes. Et ici c'est Hadjiyê Djindi qui semble s'être spécialisé dans le recueil et l'édition de ce genre de poèmes.

L'Histoire nous a appris que les Sultans de Turquie et les Chahs de Perse ont eu souvent des démêlés avec les féodaux et les tribus kurdes de leur Empire. Il n'est pas toujours facile d'y distinguer les vrais motifs des rébellions : soucis d'indépendance nationale ou désir d'autonomie locale. Les tribus participaient à ces mouvements et ici encore on ne peut pas toujours dire avec certitude si ces soulèvements étaient dirigés contre les chefs féodaux, et alors l'aspect social dominerait, ou contre les autorités turques et iraniennes, comme telles, et alors il s'agirait plutôt d'aspirations patriotiques. Au XVI^e et au XVII^e siècles, le Kurdistan fut ainsi souvent le théâtre de luttes acharnées que les Historiens, témoins oculaires, comme Arakel de Tavrez ou Iskander Mounchi, ont racontées et que les troubadours anonymes des tribus ont chantées. Les éditeurs actuels n'hésiteront pas à donner le coup de pouce nécessaire pour faire de ces événements des épisodes de la lutte des classes révolutionnaires ou de la révolte contre l'oppression des tyrans colonialistes.

Keuroghlou que Djindi a édité, fin 1953 (240 pages) dans un texte kurde (p. 139-227) et une version arménienne (p. 41-137) est plutôt une épopée d'Azerbaïdjan. Mais le héros est devenu populaire chez les Kurdes qui l'ont célébré eux aussi, au point que ce surnom de Keuroghlou, qui veut dire « fils de l'aveugle », symbolise chez eux le courage et la noblesse.

D'après Djindi « on voit nettement dans cette épopée deux classes distinctes qui prennent position : celle des exploités qui spoliaient et celle des opprimés qui se révoltaient. Cette lutte est canalisée par Keuroghlou qui se retranche à

Tchartaghli Tchanlibel, carrefour des routes caravanières de la Turquie et de la Perse, et mène la vie dure aux tyrans. Il massacre, tue, exproprie, pille, mais il recommande à ses hommes d'épargner «les soldats ennemis qui ne sont pas fautifs: fils du peuple comme ses propres soldats, ils ne guerroyent que sur l'ordre du Sultan et du Chah... Donc guerre aux chefs»... Dans la version kurde, les femmes aussi participent à la lutte, ainsi Mahboub Khanoum, Telli Khanoum, Rouki Khanoum, Hourî Khanoum et surtout Nikar Khanoum, fille d'un Pacha, et qui, contrairement aux coutumes en usage dans le pays et contre le gré de son père, rejoint Keuroghlou, devient sa femme et son lieutenant au front, en l'absence du mari».

Les extraits, recueillis par Djindi auprès de paysans illettrés, sont en prose d'abord et d'un style vraiment peu reluisant. Ce ne sont d'ailleurs que dix-huit anecdotes, assez brèves dans l'ensemble, à peine une page et qui nous évoquent plutôt la figure d'un brigand, au demeurant assez sympathique, et qui me fait penser à ce fameux bandit Kérîm qui sévissait dans les mêmes parages, dans les années quatre-vingts du siècle dernier, et dont nous ont parlé tous les voyageurs de l'époque.

Une épopée, contemporaine de la précédente, bien plus renommée et tout à fait kurde celle-là, est celle de *la Citadelle de Dimdim*, au pays des Moukri, au sud d'Ourmia. Son siège, soutenu par les Kurdes en 1017/1608, contre les troupes de Chah Abbas Ier, a été raconté par l'historien officiel de la cour persane, Iskander Mounchî, qui en avait été témoin oculaire. Socin avait déjà publié cette légende dans ses *Kurdische Sammlungen* (vol. II, 1890, n° XL, p. 180-201), ainsi que O. MANN dans *Die Mundart der Mukri-Kurden* (vol. II, 1909) qui avait illustré ce chant en remontant aux sources fournies par les historiens de l'époque. EMÎN ZEKÎ nous offre un excellent aperçu de toute cette affaire dans son *Résumé de l'Histoire des Kurdes et du Kurdistan* (édit. kurde, Bagdad, 1931, p. 180-186; trad. arabe, Le Caire, 1936, p. 200-208). Le texte publié par ÇENOÎ, *Nivîsarkarê Kormanca Souêliyê* (Erivan, 1954, p. 44-65) et qui, à part quelques vers à peine, ressemble peu à celui de Socin, prend un certain nombre de libertés avec l'Histoire et, en particulier, de l'Emîr Khan Yekdest, c'est-à-dire le Manchot, un des chefs de la tribu Bradost, soulevé contre Chah Abbas, fait un simple berger, Khano, qui rêve d'améliorer la situation sociale de ses contribuables

contre l'oppression du Sultan et du Chah. En voici l'adaptation abrégée:

Autrefois un pauvre berger courageux, du nom de Khano, menait chez les Turcs une vie misérable. Il résolut un jour de se rendre en Iran où, après avoir vécu aussi dans la misère, il se décida à demander à Chah Abbas de devenir son palefrenier. Un jour donc qu'il faisait paître les chevaux du Chah, il demanda du lait à boire à un berger qui lui raconta un rêve qu'il avait fait sept nuits de suite: Parti dans le «*Désert Blanc*», il s'était assis près d'un rocher et avait constaté que la place contenait un trésor. Khano lui répondit de prendre garde d'ébruier ce songe car, si le Chah Abbas en entendait parler, il pourrait bien le mettre à mort. Ils jurèrent donc l'un et l'autre de ne le raconter à personne. Mais Khano se mit en quête de l'endroit désigné par le rêve, souleva le rocher et découvrit le trésor. Il remit les choses en l'état et retourna à ses chevaux. Sur ces entrefaites, une bande de brigands les attaqua. Khano les combattit, en tua cinquante, fit quelques prisonniers et mit le reste en fuite: pourtant leur chef réussit à s'échapper. Le Chah, satisfait de la bravoure de son serviteur, fit faire un bras d'or à Khano qui avait perdu le sien dans la bagarre. Dès lors on le nomma Khano-au-bras-d'or: *Khano-Tcheng-Zérin*. Alors Khano réfléchit qu'il y avait des malheureux partout, tant en Iran qu'en Turquie. Il quittera donc le service du Chah et se retirera dans la montagne de Dimdim où il a trouvé le trésor. Il sortira cet or, construira une forteresse et fera la guerre au Chah et au Sultan. Pourtant avant de quitter son maître, il lui demande un terrain, grand comme une peau de bœuf, afin d'y construire une maison: ce qui lui fut accordé. Alors, à l'aide de cinq cents ouvriers, Khano bâtit la forteresse de Dimdim, non en sept jours et sept nuits, ni en sept semaines, ni en sept mois, mais en sept ans et il en désigna comme gardien Mahmoudé Malakani, son homme de confiance. Puis il y installa aussi cinq cents canons. Le travail achevé, les ouvriers vinrent à Téhéran faire leurs emplettes. Le Calife les rencontra, les interrogea et, inquiet de cette construction formidable qu'ils lui décrivaient, avertit le Chah que désormais il n'est plus maître en son Royaume: pour avoir donné une telle forteresse à un Kurde. Mais le Chah reste convaincu de la loyauté de Khano. Il lui envoie pourtant un message de menaces. Khano, conscient de sa puissance, dédaigne de lui répondre. Le Chah convoque alors tous les khans du pays, d'Ourmia, de Salmas, de Tauris, de Khoi, de Bilbuhar et même de Gog et de Magog, qui accourent à son aide. S'assemblent ainsi cinquante khans, à la tête chacun de 50.000 hommes.

Evdil, fils de Khano-Tcheng-Zérin, annonce à son père l'arrivée de l'armée ennemie, nombreuse comme les étoiles du firmament, les feuilles des arbres, le sable du désert et les poils des chevreux. C'est le Chah de Perse qui vient attaquer Dimdim. Il s'agit donc de lutter pour conserver la liberté. Sept ans durant, la guerre se poursuivit. A la fin Mahmoudé Malakani, soudoyé par le Chah, fit savoir à ce dernier que la seule façon de venir à bout de la forteresse était de couper l'eau de la source qui l'alimentait: ce qui fut fait. Les assiégés, mourant de soif, se désespéraient, lorsqu'une pluie de sept jours, inaccoutumée en cette saison de l'année, emplît leurs citernes. Dès lors la résistance se fait plus ardente. Pourtant, une à une, les six portes sont forcées et les remparts détruits. Le Chah propose à Khano une couronne s'il se rend. Mais celui-ci ne peut pas, par sa reddition, déshonorer le nom de Kurde. Un carnage épouvantable s'ensuivit. Evdil se distingua par son courage. Le sang coula à flots. Les Kurdes de toutes les tribus: Berazi, Hikari, Divini, Hartochi, Ezdi, Beravi, Timari, Mendesori se défendent comme des lions et tombent tour à tour sous le nombre des assaillants. Bientôt les soldats du Chah finissent par s'emparer

de la place. Le Chah avait préparé une couronne pour la mère de Telieng-Zérin. Mais, lorsque les troupes impériales eurent toutes pénétré à l'intérieur de la forteresse, la mère de Khano et sa bru firent sauter les dépôts de munitions. Tout fut détruit: tous les soldats persans périrent. Pourtant un reste subsista. La femme d'Evdil qui était enceinte d'émotion mit au monde un garçon. Et ainsi se perpétua la famille qui continue, chaque jour, à lutter pour la liberté de son peuple.

Un Assyrien de la tribu de Chamesdin, émigré depuis en Syrie, m'a raconté qu'autrefois, alors qu'ils habitaient encore leur pays d'origine, lorsqu'une femme accouchait difficilement, on déposait sur son lit l'épée de *Khano-Lap-Zérin*, qui lui avait été dérobée par un domestique infidèle lors du siège de Dimdim.

Cette version de Djindî compte environ 430 vers, entre lesquels s'intercalent de temps à autre quelques lignes en prose, dont le total atteint un peu plus de 110. — Les vers, comme il arrive presque toujours en ces sortes de poèmes, n'ont rien de bien régulier, tant par le nombre des syllabes que par la variété des rimes. Celles-ci sont ici spécialement riches et sonores. Si l'on se basait sur les groupes de rimes, on pourrait, sur un total de 102 strophes inégales, distinguer 24 tercets et autant de quatrains, 11 strophes de 6 vers, 9 strophes de 5 vers, 7 distiques et quelques strophes incertaines. Malgré cela on n'oserait affirmer que tout le poème fût composé à l'origine de tercets et de quatrains et que les autres strophes sont dues à des gloses ou à la chute d'un stique. Assez souvent des vers reviennent comme refrain ou se répondent d'une strophe à l'autre; ou encore une strophe se répète, avec pourtant changement d'un vers ou même d'un simple mot.

Dans cette masse, certains fragments plus homogènes semblent avoir été mieux conservés. Peut-être constituaient-ils des chants indépendants à l'origine. Par exemple, les tercets 19 à 22, commençant par *Dimdim hate...*; ou encore les strophes 65 à 68 (de 6 vers): *Ha rabû, rabû, rabû*; ou les strophes inégales 71 à 77: *Lawk hatin dengê*; enfin les strophes 93-102 du poème final, composé de 5 tercets, 2 distiques, 2 tercets et 1 quatrain et commençant par ces mots: *Dor hatê lawê...* où défilent les membres des différentes tribus qui ont participé à la lutte, en y ajoutant les Pir et les Mollah.

Les Kurdes possèdent bien d'autres épopées où des faits historiques qui les touchent de près servent d'ossature aux créations de leurs poètes. J'ai signalé autrefois, à propos de la *Citadelle de Khurs* (*Roja nû*, n° 60, du 15 octobre 1945) l'intérêt de ces « Archives », orales et populaires, de la Nation kurde. Elles n'ont certes pas toutes la valeur littéraire de *Dindim*, mais il faut se hâter de les recueillir avant qu'elles ne disparaissent avec la race des *dengbêj* qui s'éteint lentement mais sûrement.

§ § §

Cette esquisse de l'inventaire poétique d'ensemble des Troubadours Kurdes au pays des Soviets nous en a fait toucher du doigt la riche diversité. Dis-moi ce que tu chantes et je te dirai qui tu es. Ces poèmes nous ont introduit, on peut le dire, dans l'âme du peuple kurde, — et non seulement de ceux de ses membres qui vivent en U.R.S.S. Il nous apparaît comme un peuple franc, épris de liberté, capable de s'émouvoir au spectacle de la nature, passionné certes en ses amours, mais dans les paroles de ses chansons pas de sous-entendus malsains et dans ses attitudes rien d'équivoque. Peuple moralement sain, ainsi se montre-t-il en sa poésie, il a le sens du devoir — tragique quelquefois — et le goût des beaux gestes. Ouvert aux idées modernes, il pourra faire de grandes choses, s'il se laisse toujours guider par l'idéal de la Vérité et de la Justice.

Mais si nous revenons dans le champ de la littérature et des Belles-lettres, nous sommes obligés de déclarer que les Kurdes d'U.R.S.S. n'ont pas encore rattrapé leur retard sur leurs compatriotes de Syrie ou d'Irak. C'est un des leurs C. Xono, déjà cité, qui l'avoue indirectement en constatant que chez eux le roman, par exemple, fait totalement défaut, que les écrivains sont restés trop attachés aux formes du passé; qu'ils devraient élargir les thèmes de leurs productions; qu'ils n'ont pas encore réussi à enrichir leur littérature de ce qui abonde chez les autres peuples. Et que quès jours plus tard, dans le même journal (*Riya Teze*, n° 31(947) du 17 avril 1958), au cours d'une réunion des Écrivains

Kurdes d'Arménie Soviétique, le célèbre poète Arménien NARI ZARIAN regrettait leur pauvreté dans la dramaturgie et la poésie lyrique, ainsi que le petit nombre d'«écrits ouverts». On peut épiloguer sur le sens précis qu'il donne à ce dernier mot, mais il est certain qu'on ne perçoit pas toujours chez leurs différents écrivains une personnalité bien marquée. Ils devraient cultiver davantage la prose, s'exercer à la nouvelle et au conte avant de s'attaquer au roman, s'attacher à la description vécue d'un état d'âme ou d'un paysage en se laissant guider par leur esprit et leur cœur, plutôt que par le souvenir stéréotypé des écrits d'autrefois, et alors ils seront capables de rivaliser avec n'importe quel auteur d'Orient ou d'Occident.

Kléyat (Liban), 4 juillet 1958

Thomas Bois, O.P.